

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice MANQUAT

Mémoires d'un chien : recueillis par M. Manquat,
partie VII / Black

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1948, tome 46, p. 190-194

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Mémoires d'un chien

(Recueillis par M. Manquat)

Black, le chien de M. Pépin-Mépié, raconte ses souvenirs. Il va nous rapporter la curieuse visite que deux savants naturalistes firent à son maître.

VII

Une curieuse visite

Ces Messieurs se présentèrent comme des naturalistes, l'un, le rouge, Anglais, M. Brown, l'autre, le noir, Belge, M. Mathos. Ils déclarèrent venir rendre visite à M. Pépin-Mépié. Madame Pépin-Mépié les introduisit chez son mari ; je m'y introduisis en même temps subrepticement.

Après les inutiles politesses d'usage chez les Bipèdes, les étrangers s'assirent et M. Brown ouvrit, avec un assez drôle d'accent, la conversation en me désignant :

— Vous avez là, Master Pépine, oune charmante petite dog.

Tiens, pensai-je, celui-ci me prend pour un dogue. Je ne serais donc pas un Samoyède, ni un chien-des-rues.

— Oui, répondit M. Pépin, Black est assez gentil et débrouillard. Il n'a pas de race (Comment, pas de race !...), mais c'est un excellent aboyeur.

Sur quoi, M. Mathos expliqua que tous deux, M. Brown et lui-même, éprouvaient le plus vif désir de s'entretenir avec le savant M. Pépin-Mépié, de psychologie animale.

Psychologie animale, me demandai-je, qu'est-ce que ça veut dire ? J'ai compris dans la suite que la question qu'ils se posaient était : les animaux sont-ils intelligents ou non ?

Chacun des trois naturalistes avait là-dessus son opinion. Celle de M. Brown était à peu près : Je n'en sais rien et je me le demande. Celle de M. Mathos était : Les animaux ont, certainement une intelligence commençante.

Celle de mon maître était : Les animaux n'ont en aucune façon de l'intelligence, ils n'ont qu'un instinct inné.

La discussion s'établit entre mon maître et M. Mathos. M. Brown, lui, ne faisait qu'écouter avec attention et, de temps en temps, proférer un *Yes* ou un *No*, ou un autre mot que je n'ai pas retenu et qui signifiait sans doute : Peut-être que oui, peut-être que non. Cette discussion dura dans les deux heures. Allongé à leurs pieds sur un moelleux tapis, le museau posé entre mes pattes de devant, je n'en perdis pas une goutte. Dans l'ensemble du moins, car ces Messieurs employaient assez souvent des mots barbares que je ne pigeais pas, des mots scientifiques probablement. Le flair des cabots, comme dit la patronne, ne va pas jusqu'à percevoir le sens de ces expressions-là.

Cinquante fois de suite, M. Mathos répéta la même chose. Et cinquante fois de suite mon savant maître lui répliqua de la même façon. De sorte que je suis convaincu qu'après avoir discuté pendant des heures, ces deux savants demeurèrent sur leur position, et que M. Brown continua à ne rien savoir de l'énigme de la psychologie des animaux et à se demander ce qu'elle est. Quant à moi qui suis au courant de la question mais qui ne pouvais intervenir dans la conversation, je pense que c'est M. Pépin-Mépié mon maître qui approchait le plus de la vérité.

Il disait, M, Pépin-Mépié : « L'animal ne peut avoir la moindre parcelle d'intelligence, car être intelligent, c'est être capable de raisonner. Or un animal ne raisonne jamais : il vit par sa sensibilité. Il est dirigé dans tous ses mouvements par la recherche du bien-être et la fuite du mal-être. Il va vers ce qui lui est agréable et fuit ce qui lui est désagréable. Si je présente à Black (Je dressais l'oreille) un morceau de sucre (Vas-y, mon vieux ! pensais-je), il court ; si je lève ma canne sur lui (Ça c'est l'affaire de la vieille !), il se sauve. »

— Veuillez pourtant observer, cher maître, objectait M. Mathos, qu'un oiseau qui construit son nid, une abeille qui érige ses alvéoles, une araignée qui tisse sa toile, suivent le fil de raisonnements assez compliqués. Tenez, moi, je m'occupe spécialement des araignées (Quelle drôle d'idée, pensai-je, quel plaisir un Deux-Pattes peut-il trouver

à une telle fréquentation ?) eh bien, je suis dans l'admiration en les regardant travailler.

— Moi aussi, disait M. Pépin-Mépié.

— Moâ également, corroborait M. Brown.

— Et alors ? interrogea M. Mathos.

— Alors quoi ? demanda mon maître.

— Alors vous ne niez pas que la construction d'une toile d'araignée ne comporte pas une part de raisonnement.

— Je le nie. Si une araignée tissait une toile par raisonnement, cela supposerait nécessairement qu'elle a appris l'industrie du tissage. Or elle tisse spontanément sans avoir jamais rien appris. Est-ce que lorsqu'un bébé tette, il le fait par raisonnement ?... Non. C'est un geste spontané de sa part et qu'il accomplit admirablement bien. Essayez un peu, M. Mathos, de téter par raisonnement et vous me donnerez des nouvelles du résultat,

— Et vous pensez que lorsqu'une araignée tisse sa toile, elle ne sait pas qu'elle prépare un piège pour attraper des mouches dont elle sucera le sang ?

— Je le pense.

— Et que lorsqu'une abeille édifie un alvéole, elle ignore à quoi il servira, abriter la couvée de la reine ?

— Je le pense. Car si elle calculait les dimensions de cet alvéole, elle ne les calculerait pas si justes. Geste spontané, vous dis-je.

— Eh bien moi je ne suis pas de votre avis.

A ce moment je fus détourné de mon attention par une sensation difficile à expliquer, mais telle qu'elle m'obligeait à quitter au plus vite le bureau de mon maître sous menace de gêner le tapis sur lequel je me trouvais et ma réputation de chien bien élevé. Je me levai et me dirigeai vers la porte. M. Pépin-Mépié m'aperçut et dit en souriant à ses visiteurs :

— Vous permettez ?...

Il m'ouvrit la porte et je détalai vers le jardin. Je revins ensuite dans le vestibule.

J'y étais depuis un moment quand j'entendis ces Messieurs sortir du bureau de mon maître et les vis, accompagné par celui-ci, descendre l'escalier.

— Vous allez voir, leur disait M. Pépin-Mépié.

Parvenu au vestibule, mon maître m'appela. Je lui obéis immédiatement.

— Viens avec nous, mon petit Black, tu vas me servir de sujet d'expérience.

Nous passâmes tous les quatre dans la cuisine à l'étonnement d'Ernestine qui s'y trouvait.

— Ernestine, interrogea M. Pépin, avez-vous dans une de ces casseroles de la viande qui cuit ?

— Oui, Monsieur, y a un morceau de veau dans celle-ci.

— Avec un os ?

— Avec un os.

— Bon. Voudriez-vous me sortir cet os mais en laissant un peu de viande autour.

— C'est facile.

Ernestine sortit l'os tandis que, bavant de plaisir anticipé, je pensais : « Cette expérience m'a l'air de devoir être intéressante ». La cuisinière le posa sur une assiette.

— Avez-vous une ficelle ?

— Que oui, Monsieur. Longue ?

— Un mètre cela suffira.

Ernestine trouva rapidement la ficelle dans un tiroir.

— Bien, dit M. Pépin. Veuillez attacher une extrémité de cette ficelle à l'os et faire un nœud coulant à l'autre bout.

Ernestine s'exécuta.

— Très bien, dit mon maître. Ah ! à propos, attachez Black par sa laisse à la clanche de la porte après l'avoir fermée.

— Que diable mon maître veut-il de moi ? me demandais-je cependant qu'Ernestine me passait mon collier et m'attachait à la porte.

— Maintenant, ordonna M. Pépin, écarter-vous.

Il posa l'os à un peu plus d'un mètre de moi qui tendais mon museau vers lui (je veux dire vers l'os) en le reniflant. Puis doucement il tira l'os par la ficelle jusqu'à l'amener sous mon nez, mais hors de mon atteinte. Vous pensez dans quel état cela me mettait. Cet os sentait

rudement bon !... Mais M. Pépin, au moment où je croyais qu'il allait me le donner le recula jusqu'à son point de départ. Il recommença son manège au moins dix fois de suite. A chaque coup j'avais beau tirer sur ma laisse jusqu'à me couper la respiration, je n'arrivais pas à attraper mon os. Je ne comprenais pas comment mon maître, si bon d'ordinaire avec moi, me traitait avec cette cruauté. Enfin, M. Pépin replaça l'os à une distance telle de moi que la ficelle me touchait... par l'autre bout, hélas ! Ce bout, il me le fixa à la patte droite de devant par le nœud coulant. Puis, il se releva et attendit. Les trois savants m'observaient avec une vive attention. Moi, j'observais l'os en renouvelant mes efforts, excité d'ailleurs par la voix de mon maître qui répétait : « Allons, Black, attrape l'os, je te le donne. »

J'eus beau faire, je n'y parvins pas.

— Vous voyez, Messieurs, dit M. Pépin-Mépié, voici un chien qui passe pour n'être pas plus bête qu'un autre. Je lui ai montré dix fois la façon d'attirer cet os vers lui. Il n'a pas compris. Et pourtant, Dieu sait s'il désire s'en saisir. Où est dans son cerveau, M. Mathos, cette intelligence commençante dont vous parlez ?

Et d'une poussée de pied, aimablement, mon maître approcha l'os de moi. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle satisfaction je m'en emparai. Tandis que ces Messieurs s'éloignaient de la cuisine, je pensais tout en décorquant la viande : « Il en a de bonnes, M. Pépin. Comment aurais-je pu avoir l'idée de tirer la ficelle ?... Personne ne m'a jamais dressé à manger des os attachés à des ficelles. »

(A suivre)

BLACK